

# Le développement, la culture et la politique

**Alain Hayot**

*Anthropologue ; délégué national du PCF à la culture ; conseiller régional  
Provence-Alpes-Côte d'Azur*

On a tendance aujourd'hui à réduire le débat sur la question du développement à une simple opposition entre les partisans de la croissance et ceux de la décroissance, à partir d'un affrontement entre une vision économiste, courttermiste et quantitativiste d'une part et une vision écologiste, durable et qualitative d'autre part. Dans ce débat quelque peu réducteur voire simpliste, l'enjeu culturel, quand il est traité, est souvent réduit à un effet mécanique des forces matérielles et naturelles sur les comportements sociaux et individuels, sur les consciences et les représentations. La culture est alors instrumentalisée au service de telle ou telle cause et perd toute autonomie au sein des rapports sociaux.

Vieux débat, me diriez-vous, surtout chez ceux qui se réclament de Marx. Mais quand un colloque centre sa réflexion sur la crise de civilisation et que l'on affirme, comme je l'ai entendu ce matin, vouloir croiser les enjeux économiques, sociaux, écologiques et culturels afin de dépasser les rapports de domination et d'aliénation, la question centrale qui est posée est celle du sens et de la finalité de la société vers laquelle nous voulons tendre. Dans cette perspective la culture devient une question nodale.

La culture c'est tout à la fois la production et le partage des imaginaires et du sensible, des idées et des savoirs. La Tunisie vient à nouveau de montrer que dans le passage d'une révolte à une révolution il y a une alchimie qui s'instaure entre le refus de la misère et de l'oppression et l'aspiration symbolique et idéale à un autre possible qui ne se définit pas d'emblée mais qui se construit

dans le mouvement transformateur et dans les termes du débat. La Révolution française a tenu autant au refus de la misère qu'au rejet des privilèges et de l'asservissement qu'ils généraient, autant à la révolte des paysans et des citadins qu'à Voltaire et Diderot, Rousseau et Sade, Marat et Robespierre; à ces idées qu'on a rangées sous la symbolique des « lumières ».

Dans nos sociétés modernes où grandit la part des savoirs et des cultures, de « l'immatériel » (pour reprendre une notion ambiguë), dans le développement des forces productives comme des rapports sociaux, il faut en finir définitivement avec l'idée que la culture ne serait que le supplétif de l'économique et du social. Dans le même registre, au sein d'une définition anthropologique de la culture comme « ensemble des créations humaines », pour reprendre l'expression de Langevin, l'art—c'est-à-dire l'imaginaire, le sensible, le symbolique—est très largement mésestimé.

Il est pourtant, au même titre que la connaissance, parfois en anticipant sur elle, un outil de représentation, d'interprétation de transformation du monde, des êtres humains et de la nature. Depuis les origines de l'hominisation, nous vivons autant de nourritures matérielles que de représentations symboliques.

Nous avons toujours besoin de comprendre, de nommer, d'appréhender le monde des choses comme celui des idées, l'univers des objets comme celui des symboles, l'espace et le temps.

Pour revenir à l'intitulé de cette table ronde, j'ai tendance à penser que le mouvement émancipateur ne souffre pas seulement d'un déficit de compréhension de ce qu'est le capitalisme financier, productiviste et consumériste à son stade actuel. Il souffre surtout de son incapacité à nommer ce qu'il veut, ce qu'il désigne par antiphrase ou périphrase, l'anti ou le post capitalisme, l'anti ou l'alter mondialisme.

C'est là que l'enjeu culturel devient essentiel. Au sens où l'entendent Jacques Rancière et Marie-José Mondzain, la culture est la condition de la politique parce qu'elle permet la circulation, le partage des idées et du sensible mais aussi, et peut-être surtout, la fabrique du sens et de la finalité de la société que nous voulons.

Si nous parvenions à nommer ce que doivent être les formes émancipatrices de dépassement des actuels rapports de domination et d'aliénation entre les êtres humains comme ceux qui définissent notre relation à la nature, nous avancerions plus facilement dans la mise en mouvement des peuples et des individus vers la réalisation de leurs désirs et de leurs rêves.